

Préface

La Providence, à ceux qui commencent, donne des grâces d'aveuglement afin qu'ils ne se rendent pas compte des difficultés de l'entreprise.

C'est pour cela qu'en fondant en 1940 l'Aumônerie Générale des Prisonniers, je ne savais pas jusqu'où cela conduirait nos équipes.

Et en 1946 en fermant les portes de ladite Aumônerie, j'étais encore aveugle au point de me dire alors : « Maintenant, c'est fini. Jamais plus je n'aurais à visiter des camps de prisonniers. » Je ne supposais pas qu'un jour je serais dans le camp d'Atlitt¹ visiteur de 5.000 prisonniers égyptiens. Ni que j'aurais à circuler ensuite parmi les guerres du Biafra et du Pakistan.

Trente ans après voici que le Colonel Klein, avec une minutie d'archiviste, entreprend l'évocation de cet étrange diocèse de la captivité qui a compté pendant cinq ans un clergé de 2.200 prêtres² et un nombre égal de séminaristes.

Comme des cailloux tombant dans l'eau, chaque page de cette évocation provoque chez moi des ondes de souvenirs multiples. Les erreurs que j'ai commises surgissent avec un relief cruel. Mais ceci dit, cette expérience m'a donné certaines certitudes. Et si j'en donnerais ma main à couper, on va me demander pourquoi : je ne donne pas d'explications, je cite des faits.

1° L'angoisse du risque

Un stalag comme les autres. La sentinelle m'arrête à l'entrée. Bien encadré je suis conduit devant le commandant du camp.

« Votre Ausweis vous autorise à visiter ce stalag demain Mercredi. Or nous sommes Mardi. Pourquoi vous présentez-vous aujourd'hui Mardi ?

- Parce que j'espérais pouvoir ainsi rester au camp 24 heures de plus avec mes Aumôniers.

- Nein ! Verboten ! Demain mercredi : oui. Ce soir enfermé cellule. »

La cellule était correcte. Et la margarine mangeable. Mais la nuit fut sans sommeil. Parce que j'étais chaque fois angoissé. Chaque fois au moment d'entrer dans un camp, j'avais un trac de plus d'une heure. En France, avant de partir, chacun me faisait ses recommandations : « Quand vous irez là-bas, vous leur direz... » Et l'instant approchait où la barrière levée, j'allais pendant 24 heures, tout seul, arrivant directement de Paris, devoir parler à quelques milliers d'hommes captifs depuis trois ou quatre ans. Que fallait-il exactement leur dire ? Avais-je le droit de risquer un tel dialogue ? N'aurais-je pas mieux fait de rester tranquille à ma place. Pourquoi avoir choisi envers et contre tous, de risquer ces visites d'oflags et de stalags ? Je m'effrayais chaque fois de ce dernier instant. Et voici que j'avais une nuit entière pour me poser ces questions.

Je sais bien que dès le premier contact, toutes mes craintes tombaient. Mais trente ans après je n'oublie pas ces craintes. Et trente ans après je suis certain d'avoir eu raison de risquer, de décider, et de poursuivre ce travail.

¹ Entre Haïfa et Césarée, au lendemain de la guerre des Six Jours.

² Aujourd'hui vingt-sept évêques français proviennent de ce clergé de la captivité.

2° Ca ne tient qu'à un fil

J'ai été arrêté par la D.G.E.R. à Rome le 16 Octobre 1944. A cette date l'armée du Maréchal Kesselring tenait fortement le Nord de l'Italie. Et pour effectuer la première liaison entre le Cardinal Suhard et le Saint Siège après la libération de Paris, pour apporter une supplique de l'Épiscopat français à Pie XII lui demandant une intervention pour les camps de déportés, j'avais dû faire Paris-Alger dans un avion militaire français, puis obtenir à Alger³ une place sur un bombardier américain. Une fois ma mission remplie, je réunis à Rome les aumôniers militaires pour étudier avec eux les problèmes que poserait la libération des camps. Pendant cette réunion qui se tenait à l'Hôtel Piazza sur le Corso, le Capitaine Silvain Grandmougin, de la D.G.E.R., vient m'informer de la part de son chef hiérarchique, le Colonel Leca, que j'étais mis en état d'arrestation : on me consignait dans ma chambre et le lendemain matin je serai transporté dans un camp d'internement à Colomb-Béchar, pour crime de collaboration avec Vichy. Il était parfaitement exact qu'ayant conservé depuis juin 40 mon uniforme et mon grade d'aumônier militaire, j'avais continué d'appartenir à l'armée française, et donc de tenir des liaisons régulières avec mes chefs hiérarchiques, Maréchal compris.

J'avais assez d'amis à l'état-major du Général Lecoulteux de Caumont, commandant alors la place de Rome, pour obtenir un strapontin sur une jeep qui à deux heures du matin partait pour Naples⁴. J'y restai caché jusqu'au jour où des amis de l'escadrille du Colonel Helbronner m'installèrent dans la soute à bombes d'un Maraudeur B. 26. Une heure après l'atterrissage à Villacoublay je me présentais rue Saint Dominique à M. Palewski, Chef de Cabinet du Général de Gaulle. Primo pour remettre un courrier du Vatican. Secundo pour l'informer de mon évasion romaine...

Quelques jours après, à Besançon, M. Diethelm, Ministre de la Guerre, me présentait au Général de Lattre de Tassigny : le Gouvernement du Général de Gaulle m'avait nommé Aumônier Général de l'Armée Française...

Si j'avais raté mon départ nocturne du Piazza, tout aurait pour moi basculé et aujourd'hui je n'écrirais pas cette préface. Je pense ici à ces milliers de braves gens qui ont tout perdu en un instant parce qu'il a manqué un petit maillon dans la chaîne de leurs amitiés. Tout ne tient qu'à un fil... J'en ai fait cent fois l'expérience.

3° Les pauvres du Christ⁵

Nous sommes en 1959, à l'heure des « rapatriés d'Algérie ». On me dira que ceci est hors du cadre de ce livre. Que non pas, pour moi ces trente années forment un tout et un seul acte d'histoire.

« Allo, ici la Croix Rouge. Nous avons dans nos bureaux une personne qui se dit convoyeuse du Secours Catholique. Elle a convoyé de vos malades sur un de vos bateaux d'Alger à Marseille. Elle demande à être rapatriée sur Sidi-Bel-Abbès. Que devons-nous en faire ?

- A-t-elle des papiers ? A-t-elle un ordre de mission du Secours Catholique ?

- Aucun papier.

- C'est suspect. Envoyez-la moi, demain matin, à neuf heures. Je réglerai personnellement son affaire. Ce sera vite fait.

Affaire suspecte, en effet. J'interroge nos équipes qui reviennent de Marseille : les convoyeuses du bateau sont toutes reparties exactement sur Alger, dès le lendemain. Quelle

³ A Alger j'entrevis un autre ecclésiastique envoyé pour une mission bien différente : le gouvernement le déléguait à Rome avec une liste d'évêques français à éliminer. Il ne put joindre Rome que bien plus tard.

⁴ La D.G.E.R. était tenace. Un an après j'eus l'imprudence de faire escale à Naples. L'officier de sécurité de l'aérodrome, qui avait dans son fichier des suspects une copie de mon mandat d'amener m'arrêta aussitôt. Par chance l'Amiral Auboyneau commandait le croiseur *Emile Bertin* alors en rade de Naples. Il suffit d'un coup de téléphone pour me faire passer du poste de police à la table de l'Amiral.

⁵ Cette troisième partie est une reprise de : "La convoyeuse", *La Croix*, 18 août 1962.

est cette fantaisiste qui serait venue incognito à Paris ? Et sans papiers ? Suspect. Ce sera facile à démasquer.

Le lendemain matin, la « soi-disant convoyeuse » est là, dans mon bureau. Pas de brassard, pas d'insigne. Une femme grisonnante, un fichu noir et un cabas de paille. On la verrait très bien vendant du beurre et des œufs dans un marché entre Gavarnie et Bagnères-de-Bigorre. Je l'interroge :

- Vous arrivez de Marseille ?

- Non, de Mulhouse !

- Qu'êtes-vous allée faire à Mulhouse ? Vos papiers ?

Elle n'a qu'un seul papier : une carte de visite toute chiffonnée au nom de la supérieure des Sœurs garde-malades d'Alger avec, au crayon, deux mots : « Secours Catholique ».

- Expliquez-moi cette carte.

- Bien, voilà. Ma mère, qui a quatre-vingt-sept ans, est totalement paralysée. J'ai réussi à lui avoir une place sur votre bateau-hôpital⁶. Seulement, ma mère, on ne peut pas la laisser seule un instant. Alors je n'ai pas voulu l'abandonner. Alors, sur le quai d'Alger, la Sœur m'a dit « C'est bien simple, vous serez convoyeuse. » Et elle m'a épinglé cette carte sur mon manteau. Et je suis restée sur le bateau.

- Mais, Madame, à l'arrivée à Marseille, vous ne vous êtes pas présentée à nos responsables qui étaient tous de service sur le quai ?

- Mon bon Monsieur, il faisait nuit : on n'y voyait rien. Je ne voulais pas quitter ma mère sur son brancard. Je voulais la conduire à Aurillac où on a encore une parente. Mais les infirmiers ont crié : « Voici le train sanitaire, pas d'histoire, en voiture. » on nous a mises dans le wagon de Mulhouse. Ma mère est à Mulhouse maintenant. Bien soignée dans un hospice avec des Sœurs. Très bien soignée dans une salle de douze. Je suis restée deux jours près d'elle à Mulhouse. Mais mon mari garde, à Sidi-Bel-Abbès, le peu qui nous reste de meubles. Il faut que je retourne le chercher.

A Alger, on m'a dit que comme convoyeuse j'aurai un retour.

- Et que faisiez-vous à la Croix-Rouge, hier soir ?

- C'est la Croix-Rouge qui m'a ramenée de Mulhouse à Paris. C'est la première fois de ma vie que je voyage, Monsieur. Je n'avais jamais quitté Sidi-Bel-Abbès. Et le Secours Catholique à Paris, je ne savais pas où c'est. La Croix-Rouge me l'a marqué sur un papier. Je suis dans la rue du Cherche-Midi⁷ depuis six heures, ce matin, pour être sûre de ne pas manquer.

- Et vous n'avez ni passeport, ni carte d'identité ?

Elle n'a rien. Par acquit de conscience, elle fouille dans son cabas, sort une enveloppe et, pour toute pièce d'identité, me présente deux photos d'une ferme saccagée : « C'est chez nous, ils ont tout détruit. »

Bien entendu, le lendemain, nos services installaient à Orly, dans un avion pour Oran, la « convoyeuse ».

Mais je n'oublierai pas l'instant où j'ai basculé de la suspicion à l'émotion. Nous critiquons les ministères et les administrations aux rouages implacables. Nous blâmons les bureaux au cœur sec et aux paperasses innombrables. Nous prétendons être œuvre de charité. Nous pensons avoir tout prévu, tout deviné. Nous présentons cette opération du bateau avec le sauvetage de ses 474 infirmes comme un tour de force de la charité évangélique. On a tout calculé : le débarquement, les médicaments, le convoi, le train sanitaire, les hôpitaux, les graphiques d'horaire, les tableaux de répartition, l'accueil, l'hospitalisation. Tout était minutieusement au point.

Et j'avais oublié qu'entre tant de rouages bien ajustés passerait, imperceptible, cette « pauvre » que toute une soirée j'ai suspectée.

Je reste comme un pauvre chef d'orchestre auquel le dernier des rossignols donne des leçons. Je n'étais pas fier de moi tout en posant la dernière question à Sa Majesté la

⁶ L'Azemmour était bien un bateau, mais plutôt cargo qu'hôpital.

⁷ 120, rue du Cherche-Midi : Siège social du Secours Catholique à cette époque du rapatriement...

pauvre dame de Sidi-Bel-Abbès en qui je n'avais pas su voir du premier coup « un pauvre du Christ ». Je m'en souviendrai de cette convoyeuse sans papiers !

On croit tout savoir et tout voir. Et il faut l'Évangile pour révéler, cachée derrière la foule, la veuve et son imperceptible obole. Pour déceler, perdu dans les hauteurs de son sycamore, Zachée silencieux. Pour découvrir ce Joseph d'Arimatee surgi subitement alors qu'il ne figurait dans aucune statistique de la pratique religieuse des quatre évangélistes.

4° Captivité sans barbelés

En 1972 un adulte de 30 ans n'a aucun souvenir du temps de sa naissance : la captivité, c'est de l'histoire ancienne. Je le sais. Et même pour ceux qui ont vécu cette expérience, en 1972, les décors s'estompent, le jargon de 1942 est démodé. Je le sais.

Il n'y a aucune gloire à être capturé. Les stalags resteront une tache sombre dans notre histoire militaire. Je le sais aussi. Mais ayant eu l'honneur d'appartenir à une division cuirassée qui s'est battue jusqu'à son dernier char⁸, je garde un souvenir très vif de ces expériences.

Il y a de tout dans un camp. Mais le dernier des kommandos a dépendu d'une poignée d'hommes qui ont donné le ton. Il y a partout en France ces poignées d'hommes capables de remonter la pente.

C'est l'existence de ces inépuisables bonnes volontés, de ces insoupçonnables générosités qui finalement me rend de plus en plus optimiste.

Au temps de la persécution - comme au temps de la captivité - le grain tombé en terre germe plus vite. La Bible le répète à chaque page.

En 1972 nous sommes au temps de la persécution : l'argent est plus dangereux que l'Empereur Néron et le confort laïcise plus radicalement que le petit Père Combes.

Cette puissance de l'argent et cette séduction du confort étant synchronisées avec un indéniable progrès de la science, chacun veut admirer - et il a raison - ce progrès, mais n'ose en même temps critiquer ces idoles : il n'y a pas d'empereur persécutant. Il y a une idolâtrie diffuse qui n'ose pas dire son nom. C'est une domination plus dangereuse qu'une persécution sanglante du III^e siècle.

En 1972 nous sommes au temps de la captivité : l'atmosphère est engluée au point que chaque esprit devient captif d'un slogan et prisonnier d'un clan.

On entend des clercs proclamer n'importe quoi. Tandis que d'autres se taisent trop longtemps. Dans ce grand hiver des Églises, dans cette captivité sans barbelés, c'est exactement la saison du grain tombé en terre qui germe déjà.

Voilà pourquoi les témoignages présentés dans ce livre sont une leçon d'espérance.

Jean RODHAIN
Prêtre

⁸ Troisième Division Cuirassée commandée par le Général Buisson.